1940 -1941 (hiver)

Ehud LOEB

Mon ombre qui n'est pas mienne

Témoignage inédit publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de *l'Amicale du camp de Gurs*, n° 82 (janvier 2001), p. 7, et n° 117 (décembre 2009), p. 15 à 19.

Texte puissant, qui échappe à tout classement thématique, puisqu'à la fois témoignage et récit symbolique.

Ehud Loeb, de Jérusalem, (de son vrai nom Herbert Odenheimer), fut sauvé par Louise Roger, d'Argy (Indre). Cette dernière a été reconnue comme Juste parmi les nations*, le 27 octobre 2009.*

Le petit Herbert Odenheimer est né en 1934 dans le pays de Bade. Le 22 octobre 1940, il esqt expédié à Gurs avec sa famille, dans le cadre de l'opération Bürckel*, qui expulsa vers la France les derniers juifs vivant encore dans le Bade-Palatinat. Il est soustrait du camp en 1941, et, de là transféré à la maison d'enfants de l'OSE, à Chabannes. Puis, il passe de cachette en cachette, pour aboutir à Argy (Indre), chez Jules et Jeanne Roger, paysans berrichons.*

En septembre 1942, les parents d'Herbert sont déportés de Gurs vers Drancy et Auschwitz-Birkenau, où ils sont immédiatement exterminés.

A l'automne 1943, Jules Roger, connu par ailleurs comme résistant et craignant pour la survie des enfants juifs qu'il cachait chez lui, décide de remettre Herbert à sa propre mère, Louise Roger, afin qu'elle le cache dans sa maison.

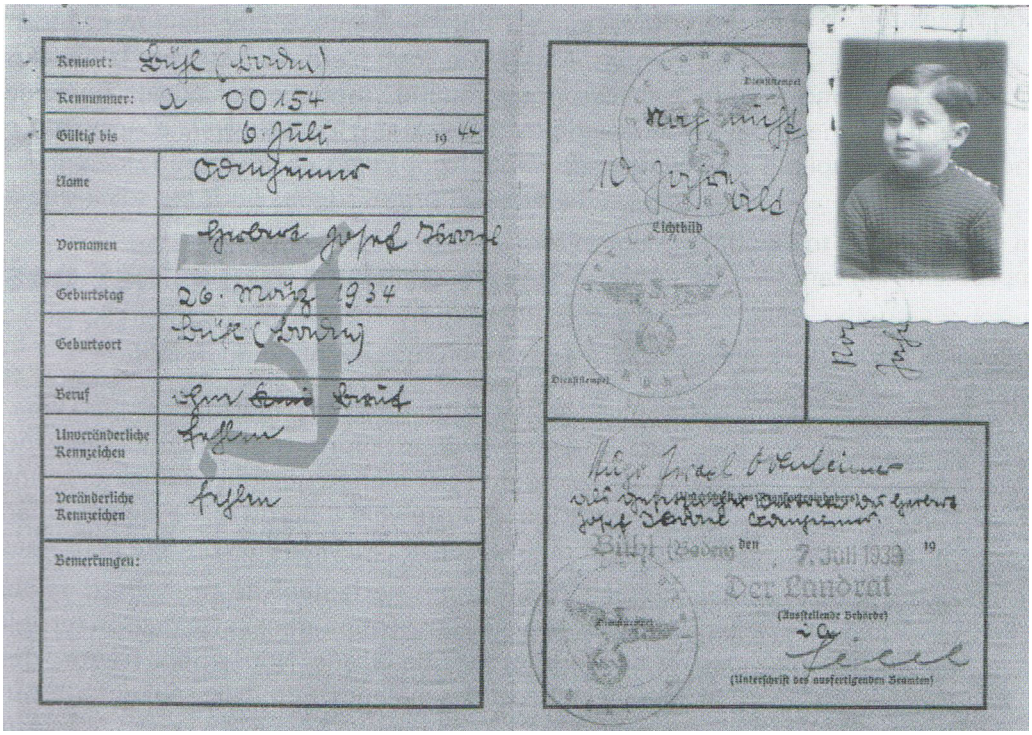
Herbert survécut ainsi à la guerre, sous une fausse identité, celle d'Hubert Odet. Il fut d'ailleurs le seul à survivre, puisque sa famille fut exterminée et que sa grand-mère, Sophie Schweizer, repose au cimetière du camp de Gurs. Par la suite, il changea une troisième fois d'identité, prit son nom actuel d'Ehud Loeb, s'installa à Jérusalem en 1958, se maria, eut des enfants et des petits enfants, travailla au musée de Jérusalem et devint historien d'art.

« Ils m'ont tout pris : ma mère, mon père, ma tante Ema, ma grand-mère Sophie. Grand-mère est morte trois semaines après notre arrivée au camp de Gurs. Tante Ema, qui s'était mariée quelques semaines avant la déportation et s'était installée dans une autre ville, a perdu la vie quelque part dans l'est, avec son mari et l'enfant qu'elle portait. Mes parents ont été assassinés à Auschwitz.

Je me souviens nettement de ce matin d'octobre 1940. Le soleil baignait la pièce exigüe où nous vivions, dans cette maison terriblement surpeuplée où s'entassaient tous les juifs de la ville. Nous étions trente : des jeunes, des gens d'âge mûr, des vieillards et des malades. Et moi, le seul enfant. Au petit matin, la Gestapo a fait irruption. Elle nous signifié notre transfert. On nous donnait une heure pour faire nos bagages. Dix kilos par personne.

J'entends encore la voix de mes parents. Maman m'a soulevé de mon lit – j'avais six ans et demi – elle a fait ma toilette, calmement, avec des gestes lents, m'a habillé, et, avant de mettre mes chaussettes m'a dit : « *N'oublie jamais, quand tu mettras tes chaussettes, que tu as*

les ongles des pieds de ton père. Et alors tu te souviendras de lui ». Puis elle a dit : « *La nuit, regarde la lune. Si jamais nous sommes séparés, sache que que, où que nous soyons, nous regarderons la même lune* ». Elle m'a embrassé très fort. Savait-elle ce qui nous attendait ? Papa a coupé une pomme en deux, puis chaque moitié en deux, et chacun de nous en a mangé un quartier, maman, grand-mère, Sophie, papa et moi. Avant de me donner le mien, il a dit : « *mange toujours les pépins, c'est bon et c'est nourrissant et ça fait partie de la pomme. Un petit pépin a aussi de la valeur* ». Je me rappelle chacun de ses mots. Après, maman m'a pris sur ses genoux et m'a dit d'un ton grave et solennel : « *sache que tu ne seras jamais seul. Tu auras toujours une ombre, une ombre personnelle. Chaque être a une ombre. Elle ne te quitteras jamais* ».



La carte d'identité du petit Herbert Odenheimer (1939)

Ils m'ont tout pris : mes parents, ma famille, mon enfance et mon espérance. Je ne suis jamais allé au jardin d'enfants et j'ai dû attendre l'âge de douze ans pour entrer à l'école.

Je n'avais pas compris, à l'époque, les paroles de mes parents, ces paroles qu'ils m'avaient dites en octobre 1940. Je n'ai jamais revu mon père. Ma mère, je l'ai vu pour la dernière fois en ce jour de printemps 1941 où quelqu'un me fit sortir clandestinement du camp puis s'est occupé de me cacher.

Jusqu'à aujourd'hui, les ongles de mes orteils me rappellent les paroles de ma mère. Jusqu'à aujourd'hui, la lune unit mon regard à celui de mes parents. Jusqu'à aujourd'hui, je mange la pomme toute entière, avec les pépins.

Mais mon ombre n'a pas toujours été à mes côtés. Elle a disparu quand le ciel était de plomb. Elle m'a abandonné la nuit. J'ai été si seul, tant d'années durant… Juste quand je la cherchais, en ces nuits mouillées de larmes, en ces interminables heures de désolation, en ces journées grises de menace, dans les forêts épaisses où nous nous cachions, mon ombre me délaissait. Il y a des jours où je me demandais si elle était vraiment mon ombre à moi. Je me demandais même si j'étais vivant ou mort. Et quelle était donc ma véritable identité ? Qui

était cet être vivant sous un faux nom, en se cachant, petit garçon juif qui des heures ou des jours durant servait d'enfant de chœur au curé qui disait la messe à l'église ?

Quand mon ombre apparaissait, elle m'accompagnait et me rappelait qu'elle était tout ce qui me restait au monde. La chaude, douce et protectrice étreinte de ma mère, la main solide de mon père me caressant ma petite main, les histoires que me racontait ma grand-mère, les câlins de tante Ema qui avait des cheveux d'or comme ma mère – tout cela je l'avais perdu à jamais.

J'ai compris que mon ombre n'était qu'un prêt : elle était avec moi, mais parfois disparaissait. Elle ne revenait que pour s'éclipser à nouveau. La promesse de ma mère était tenue mais seulement en partie : j'ai une ombre, mais quelquefois elle m'abandonne. En ces années de guerre, j'ai eu sept ans, puis huit, neuf, dix, onze ans, sans même une ombre sur qui pouvoir compter.

Puis j'ai eu douze ans, et maintenant un demi-siècle a passé. Il m'a beaucoup été donné : j'ai eu une famille adoptive, j'ai fait des études, épousé une femme aimante, et nous avons quatre enfants merveilleux qui maintenant ont à leur tour de beaux enfants. J'ai un foyer, un métier, de bons amis.

Je me coupe les ongles des pieds avec lenteur, application et recueillement. La lune, je la contemple longuement, en tentant l'impossible : renouer le lien avec mes parents, morts depuis si longtemps. Les pommes, je les mange avec les pépins, et chacun des mots prononcés par mon père revient à ma mémoire.

Quand mes enfants étaient petits, je leur ai dit que chacun de nous a une ombre et je l'ai répété à mes petits-enfants. Sans explication. J'ai vu, avec amour et joie, s'écarquiller leurs yeux innocents. Ils ne pouvaient pas comprendre. Ils me regardent manger les p »pins des pommes avec une curiosité amusée. Et ils se blottissent contre moi quand je regarde la lune, sans se douter de ce que je cherche.

Aucun d'eux ne sait que je poursuis une controverse muette mais acharnée avec mon ombre. Elle était censée rester toujours avec moi, particulièrement en ces années là. Ma mère me l'avait promis. Et personne ne sait, non plus, qu'à la fin mon ombre me quittera pour toujours – de même que les mauvais et les beaux souvenirs.

Qui saura comment étaient les ongles des pieds du grand-père de mes enfants ? Qui connaîtra la signification des pépins des pommes ? Qui saura que la lune aura joué un rôle important dans la vie de cet homme étrange qui était moi, Et nul ne se souviendra de mon ombre. »

Ehud Loeb
(Traduit de l'hébreu et de l'anglais par Léa Marcou)

POESIE

Soixante années après son internement à Gurs, Ehud Loeb écrivit cette poésie.

Il nous disait, à ce sujet : "*Dans ce poème, j'ai essayé d'évoquer la douleur et le souvenir du jeune enfant que j'étais, pour lequel Gurs fut et reste, même à mon âge, le point tournant de ma vie*."

GURS 2000

Je porte en moi soixante années et l'âge de six ans et demi
Six décennies se sont ajoutées à l'âge de ma première et seule enfance
Qui fut brisée et volée dans cette sombre baraque
En cet endroit qui fut le chef-lieu de mes séjours terrestres

J'ai connu d'autres mondes dans des pays voisins
Dans des pays lointains où l'on parle d'autres langues
Mais c'est là-bas que je retourne dans mes rêves
Et c'est là-bas que j'ai appris la langue du silence

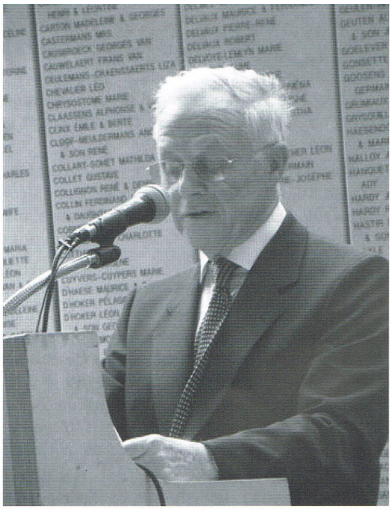
On ne parle plus de cet endroit si sombre
Où toute ma vie d'enfant chéri fut arrêtée
Où l'on m'a arraché de ma mère, de mon père et de ma première vie
Le nom de cet endroit est synonyme de ma douleur indicible

J'ai survécu séparation et misère, la peur et le faux espoir
J'ai bravé la faim, la douleur, la solitude
J'ai reconquis la vie et vaincu le désespoir
Mais je n'oublie pas Gurs ni son terrible message

On ne sait plus que Gurs ne fut que le début
De ce qui mènera si vite à Treblinka et à Maïdanek
Là où périront ma mère et mon père à l'âge prématuré de mes deux filles aînées
Et moi, ici, maintenant, je suis vieux de soixante et six ans et demi

Je vois, je ressens Gurs, mes souvenirs m'y ramènent
Là-bas de petites pâquerettes ornent la tombe de ma grand-mère
Gurs est la capitale de tous les pays que je connus
Ce cimetière de milliers de femmes et d'hommes et de mon enfance perdue

Ehud Loeb
Le 22 octobre 2000



Ehud Loeb aujourd'hui